

Les Petites Fugues 2022



© Martine Doyon

LIRE RODNEY SAINT-ÉLOI

SOMMAIRE du partage

LES RACISTES N'ONT JAMAIS VU LA MER // p. 2
LA DIMENSION DIALOGIQUE DU LIVRE // p. 2
DU TÉMOIGNAGE INTIME AU DISCOURS COLLECTIF // p. 4
SE RÉ-EMPUISSANTER DANS ET PAR LES MOTS // p. 7

NOUS NE TRAHIRONS PAS LE POÈME // p. 11
LE LYRISME // p. 11
LE RÉCIT D'UNE QUÊTE // p. 12
LE PROCÈS DU COLONIALISME // p. 13
ÉCRITURE ET IDENTITÉ // p. 14
L'AMOUR // p. 17

EN ÉCHO // p. 19

PISTES PÉDAGOGIQUES // p. 21

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

Réalisation : Cathy Jurado

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

LES RACISTES N'ONT JAMAIS VU LA MER

« Peut-être que nous devons accepter cet inacceptable, dire à voix haute ces mots qui nous ont humiliés »

Ancré dans le contemporain, ce livre s'inscrit en réponse à un refus des instances officielles du Québec d'employer l'expression « racisme systémique », malgré la demande de différentes associations. En réaction, l'ouvrage se présente alors comme une boîte à outils contre le racisme. Yara El Ghabban (YEG) et Rodney Saint-Éloi (RSE) y évoquent leur vécu personnel, mais s'appuient aussi sur la littérature pour s'attaquer aux tabous de l'histoire et aux préjugés. Ils débusquent ainsi le racisme dans les replis de notre langue, pour nous armer contre lui et provoquer le dialogue entre victimes, bourreaux, mais aussi témoins d'actes ou de paroles d'oppression.

Leur objectif est clairement affiché comme politique : RSE demande « Que peut-on contre une histoire ? Que peut-on contre un système, sinon raconter, sinon témoigner ? », et YEG affirme : « Écrire est un acte esthétique, un acte politique, un acte éthique ».

I/ La dimension dialogique du livre

Les deux auteurs ont fait le choix d'adopter la forme d'une **conversation intime**, qui fait toute sa place à l'émotion personnelle et à l'échange entre eux, pour affronter les peurs et les colères. RSE indique dès le début : « Nous allons parler de racisme. Cela m'inquiète et me soulage à la fois. Comme si j'avais rendez-vous avec une histoire longtemps occultée. Une part de moi-même avec laquelle j'ai encore du mal. Et je sens cette part d'ombre grandir lentement. Le mot racisme, c'est tellement difficile. Comme le mot Nègre. [...] Peut-être que nous devons accepter cet inacceptable, dire à voix haute ces mots qui nous ont humiliés. »

Ainsi, comme le souligne la presse canadienne à sa sortie, ce livre n'est ni un manifeste, ni un acte d'accusation, mais une invitation au dialogue comme base précieuse de co-construction de l'avenir.

L'originalité de l'ouvrage réside donc dans son aspect de recueil de conversations intimes, son air de **discussion à bâtons rompus**, « comme autour du feu ».

Le sentiment qui fonde d'emblée le livre est cette certitude : « il faut qu'on se parle ». Entendons : entre gens dits « racisés » (et d'abord dans le dialogue entre les deux auteurs) mais aussi avec des « non racisés ». En outre, la métaphore qui préside à la construction du livre est celle, traditionnelle, de **l'arbre à palabre**.

On notera que **la structure compose une alternance parfaite** entre YEG et RSE. Chacun réagit sur les thèmes avec sa propre culture, sa propre histoire, comme deux auteurs qui

ont été, de par leurs origines, en prise directe avec les manifestations du racisme et leurs conséquences à l'échelle personnelle et historique.

À l'origine, la démarche des écrivains pour rédiger ce texte en collaboration a été d'engager un **échange épistolaire**, par mail, chacun répondant au texte écrit par l'autre. Cela explique le phénomène de reprise : les chapitres se focalisent sur des mots ou des thèmes sur lesquels rebondit à chaque fois le destinataire en y réfléchissant à son tour. Le livre est donc le fruit d'un **processus véritablement dialogique**.

Les interlocuteurs adoptent une **posture énonciative claire** et identifient le lieu identitaire depuis lequel ils parlent : « On est très conscients d'être une femme arabe et musulmane et un homme noir qui regardent le Québec ». « Face à la mer l'horizon devient plus large », explique Rodney Saint-Éloi. « L'humanité nous dépasse, elle est plus grande que nous, comme la mer. Yara et moi sommes des êtres d'exil. Nous sommes habités par la traversée et le risque. Dans ce livre, nous avons risqué nos imaginaires et nos pays ».

Le lecteur, ce complice

La migration est le plus souvent synonyme de solitude, d'un sentiment d'arrachement, d'ébranlement de son identité profonde : le livre souligne ces aspects, ainsi que le désespoir de ne pas être en phase avec les habitants du pays d'accueil. Ils révèlent l'incompréhension à laquelle ils se heurtent le plus souvent, à leur arrivée au Québec, comme dans le récit de la demande du passeport, qui, bien plus qu'un papier administratif pour le réfugié, est absolument vital : (« Chantal voulait un passeport pour aller à New York, je voulais un passeport pour exister » / « J'y associais mon humanité, mon avenir, ma dignité »). Les auteurs cherchent ainsi à **nouer le dialogue avec le lecteur**, en choisissant de narrer certains épisodes dont ils savent qu'ils révèlent la condition universelle du migrant : « Dès qu'on fait lire le livre aux gens, indique Yara El-Ghadban, ils se mettent à parler de leur propre expérience, qu'ils soient nés ici ou pas. C'était le défi qu'on s'était donné. On fait tous partie des rouages du racisme systémique, qu'on le veuille ou non. C'est la partie la plus difficile à accepter. »

Forme ultime de l'échange et du partage, **l'amitié** (entre les auteurs, avec le lecteur, avec les autres humains) est présentée dans le livre comme un recours. Un chapitre lui est d'ailleurs consacré.

Ici, l'amitié est définie comme **la rencontre de l'autre** et s'incarne dans le dialogue : entendre la voix de l'autre, savoir se voir en l'autre, est déjà un acte de lutte contre le racisme : « Il y a pire que le racisme, il y a de ces frontières que l'on érige au fond de soi de telle sorte qu'elles étouffent tous les sens. On peut passer une vie entière à prétendre être aveugle, sourd, muet, sans jamais toucher ni être touché par l'autre, encore moins entendre sa voix. Élever des générations qui se côtoient sans jamais se rencontrer. » Page 250, le texte fait référence au concept d'amitié selon Arendt qui la présente comme la plus noble des relations humaines. On se réfèrera aussi à la clôture du texte, dans sa dernière phrase, qui fait surgir la fraternité comme un horizon : « je cherche des compagnons de route ». Le livre, conçu comme une invitation à parler des préjugés, un support de conversation entre les hommes et les femmes concernés par le racisme, ne referme pas le questionnement dans les dernières pages mais ouvre au contraire sur un dialogue qui ne fait que commencer, car le combat ne peut-être que collectif.

II/ Du témoignage intime au discours collectif

Partir de soi

Le travail des deux écrivains s'appuie sur leur **expérience individuelle** et sur leurs histoires respectives, marquées par des traversées depuis leur pays d'origine jusqu'à leur pays d'accueil commun : le Québec.

Il ne s'agit donc pas ici de parler de racisme de manière abstraite mais du **racisme vécu dans la chair**. YEG et RSE cherchent à amener le lecteur vers **le sensible** : on ne trouvera pas ici de discours théorique. Peu de chiffres, de données, mais une présence très forte des êtres, par exemple dans les figures des grands-mères des écrivains, de leurs parents, de l'amitié, par les scènes très concrètes qui sont rapportées. Le recours **aux figures tutélaires de sa culture** est une source de force pour se construire et résister à la violence raciste. Pour RSE, c'est sa grand-mère analphabète. Pour Yara El Ghadban, c'est son père.

Au début du livre, les deux auteurs vont évoquer leurs **« premières fois »** : celles de la première confrontation vécue avec le racisme. Ils enracinent ainsi leur propos dans leur expérience intime de la violence (verbale, physique) et de l'humiliation. Plus loin, ils pointent leur découverte du racisme inconscient des amis, des gens rencontrés et parfois des proches qui sous-estiment le statut social, la réussite ou le niveau d'études d'une personne racisée, inconsciemment persuadés qu'un homme noir, par exemple, ne peut être médecin.

Des récits de migrations

Les deux auteurs se présentent d'abord comme **des êtres d'exil**, et le déracinement les fonde dans leur identité et dans leur écriture même.

Dès le titre du livre, cette perspective est présente, et un extrait en explique le sens : « La mer effraie plus que tout. Elle porte en elle la **tragédie de la traversée**. Elle est signe d'arrachement. »

Alors que « les racistes n'ont jamais vu la mer. Comme les touristes. Sauf dans les plages et les stations balnéaires ». Les deux auteurs montrent ce que l'exil **ébranle dans l'identité des êtres**, en particulier pour les paysans : c'est un « drame qui les a obligés à tout questionner. Qui sommes-nous sans la terre ? Qui pouvons-nous être sans les assignations sociales ? » (YEG).

Avec RSE, le lecteur comprend **l'ambivalence des sentiments dans l'exil**, jusqu'à l'impression de trahison du pays (p. 43). L'individu qui émigre porte en lui toute l'histoire de son peuple et s'en considère comme **responsable**. L'histoire du poète RSE remonte d'ailleurs aux temps de l'esclavage : « Je ne sais pas à quel point cette horreur est déposée dans mon corps. Ces traumatismes-là doivent se transmettre. L'horreur, quoi. Comme la peur du chien. La peur de l'humiliation. La peur du policier. La peur de la mer ».

Le sujet de la frontière et du territoire apparaît comme le plus commun aux victimes de racisme, et il est traité dans le livre de manière magistrale. Le lecteur comprend, à travers le thème de la migration et de l'exil, qu'il y a en réalité deux cibles dans ce livre, deux cibles étroitement reliées : racisme et colonialisme. Car c'est le colonialisme qui a créé l'esclavage, notamment. « Si on remonte aux racines du racisme, il faut voir d'où viennent les richesses, qui exploite les ressources et les gens, qui tasse les Premières Nations dans des réserves. On s'attaque à quelque chose de très puissant. La lutte anticoloniale va conti-

nuer parce que la notion de racisme ne peut pas être dissociée de la notion de classe sociale. »

La notion même de « territoire » est ici remise en question, critiquée comme une marque de **la possession capitaliste, de la prédation des colonialistes** : « Désappartenir le verbe appartenir. Le territoire est d'abord une histoire de dépossession » ; « Étranges, en effet, nos frontières, qui font de nous des étrangers » (p. 56-57).

Plus loin, le texte évoque les douaniers et le vécu du poète au moment du passage des frontières : humiliation, sentiment de n'être personne. RSE « **Les frontières nous déshumanisent**. Les frontières nous indiquent si nous sommes du bon ou du mauvais côté de l'histoire. Je passais toujours par l'autre porte, la porte invisible qui rassemble les damnés de la terre. Ça commence par la peur. Ça commence par le doute. Ça commence toujours par la distance (...). Mon identité est ainsi la somme de mes papiers. La somme de mes traces administratives. Le douanier fouille dans l'ordinateur avant même de m'adresser la parole. Ensuite commence le procès de mon visage, de mon corps, de mon pays, de mon avenir. Cela a toujours été ainsi. C'est la tragédie des uns et des autres qui se joue dans tous les aéroports. »

Cette **violence systémique** des contrôles douaniers, YEG la traite aussi dans le chapitre intitulé « Une famille sans état », où elle évoque la sidération et l'humiliation terrible de ses parents obligés de se déclarer « sans état », car leur pays, la Palestine, ne figure pas dans le menu déroulant du logiciel des douanes. Ce dernier les déshumanise et nie leur passé, leur culture, c'est-à-dire leur identité-même dans l'emploi de ce mot : « Stateless ». Comme RSE arrivant au Québec, ils n'existent plus, ils ne sont personne.

Le paradigme des femmes

Chez YEG, le récit personnel fait également le lien entre les violences faites aux femmes et celles que subissent les personnes « racisées ». Son vécu intime lui permet d'apporter un éclairage particulier, par le biais de cette analogie entre deux formes d'oppression : « Les femmes ont tant subi la violence de la langue qu'elles ont développé leur propre vocabulaire. Elles nous ont donné le mot *mansplaining* pour dire la tendance des hommes à vouloir expliquer les choses aux femmes, comme on le fait aux enfants. Il y a aussi le *whitesplaining*, ces conversations entre blancs et non blancs, où chacun doit respecter son rôle. Par la couleur de notre peau, par nos accents et nos histoires, nous sommes les pauvres, les malavisés, les confus. Nous sommes le fardeau des blancs et leur responsabilité de maîtres du monde. C'est aux blancs de nous guider vers la lumière, de nous apprendre les règles de la grammaire, nous montrer ce que c'est une vraie maison d'édition et ce que c'est un vrai éditeur. Il n'est pas noir, et il ne parle pas créole. S'il fallait ajouter à cela une éditrice arabe qui écrit dans sa troisième langue, eh bien, c'est la recette pour un désastre ! J'aime cette confusion Rodney. J'aime les sourires condescendants quand tu insères le mot révolution dans tes phrases. Le subtil, « il n'est pas sérieux » ou « laissons-les à leurs illusions, ces Noirs et ces Arabes ».

Ce que le racisme fait aux corps

Le récit intime qui est la base du texte permet d'identifier la manière dont la violence raciste frappe dans le corps des victimes. **Le corps est donc le lieu le plus intime du vécu des victimes du racisme.**

Toute une partie de l'ouvrage est d'ailleurs consacrée au corps des femmes et hommes dits racisés : le racisme n'est pas abstrait mais il blesse dans la chair. RSE évoque par exemple la fascination paradoxale et très ancienne de l'occident pour le corps de l'homme

noir, caricaturé et animalisé comme « un barbare imaginaire » / « un barbare imaginé ». Il propose, comme recours pour contrer cet a priori culturel raciste, un livre de Serge Bilié : *La légende du sexe surdimensionné des noirs*. De même, YEG évoque (p. 265) le corps de la femme orientale, et trouve dans le personnage traditionnel de Shéhérazade une alternative pour repenser son propre rapport au corps hors de **l'image fantasmatique**.

Pour les enfants/adolescents en particulier, la violence du rejet, la souffrance de ne pouvoir se fondre dans le pays d'accueil en étant invisible, de ne pouvoir ressembler aux autres, semblent insurmontables et peuvent conduire à nier son identité et même son corps. Parlant de l'adolescente qu'elle a été, YEG raconte à quels renoncements à sa culture et son apparence elle était prête pour s'intégrer au Québec, pour imiter ses camarades. Jusqu'à se lisser les cheveux à la kératine, ou mettre des t-shirts à l'effigie de groupes de musique qu'elle ne connaissait pas.

Mais le livre dépasse le récit intime pour aller vers une perspective historique et politique : le corps de la cible du racisme est un « corps du délit (...) marqué par tant de défaites, tant d'histoires négatives », qui renvoie à une « identité fardeau ». Dans le livre, cet aspect est relié à l'analyse historique du capitalisme, qui repose sur l'exploitation des corps objetisés dans l'esclavage, et l'extermination des peuples comme les Amérindiens au nom des Empires, du capital. (p. 274) Cette partie des *Racistes* est l'occasion d'une réflexion sur les notions relatives de civilisation et de barbarie (telles qu'on les trouve questionnées chez Montaigne).

Le combat collectif

Ainsi, le livre souligne la dimension collective de la lutte contre le racisme : elle concerne chacun, et la société dans son fonctionnement global. C'est le sens des passages qui critiquent certains positionnements du gouvernement quant aux lois, ceux qui pointent la honte des témoins passifs et complices (p. 24), mais aussi des témoignages de moments de **lutte collective et de victoire**, comme celui où des voix plurielles se lèvent contre un chauffeur humiliant dans un bus, ou la fraternité entre personnes noires dans un train, pour s'opposer à des propos racistes.

Si le vécu du racisme ne peut se dire que dans l'intime, les solutions pour lutter ne peuvent, elles, qu'être **collectives, systémiques**. « Le racisme est un vice collectif dont il faut se guérir collectivement », selon le poète. Il n'appartient pas aux seules victimes de trouver une solution ».

L'enjeu central est alors celui du **discours public**. Par exemple : comment mettre des mots sur les blessures ? Pourquoi le Québec refuse-t-il la notion de « racisme systémique » ? YEG et RSE pointent la responsabilité de l'État, des institutions, des médias dans la perpétuation de certaines formes de stigmatisation.

Pour combattre, nous disent les auteurs, il faut se réapproprier le débat en imposant sa propre temporalité et son propre langage, ne pas laisser le terrain aux autres.

D'où l'importance de recourir au savoir et à l'éducation pour les deux écrivains : l'issue, c'est toujours l'émancipation par la connaissance, la culture. On pense à YEG qui cite les mots de son père en forme de viatique : « Sache Yara que le monde peut tout te dérober. Ta maison, ton histoire, ta langue, ton passeport, même ton nom. Mais personne ne pourra t'enlever ton éducation. Ta terre sera désormais ton école. Tes diplômes, ton passeport. Ta citoyenneté ne dépendra d'aucun pays ni d'aucune autorité ». C'est d'ailleurs ce savoir

qui a sauvé ses parents de la pauvreté et leur a permis de reconstruire leur vie dans l'exil : « Il fallait s'armer de connaissance, quitte à mettre de côté les traditions. Exister autrement pour ne pas disparaître. Ma mère s'est armée de mots. Mon père s'est armé de chiffres. C'était une question de survie » (p. 37) / « L'éducation nous a affranchis de notre sort, symboliquement et économiquement, sinon politiquement ».

III/ Se ré-empuissanter dans et par les mots

Démonter la machine langagière des dominants

Le livre commence par débusquer les armes que les racistes trouvent dans le langage : « l'histoire comme les mots restent un couteau à double tranchant ». **La langue institutionnelle** est donc un enjeu central : celle du pouvoir, des médias : « quand les politiciens fouillent dans le langage ils font d'horribles dégâts jusqu'à nous empêcher de respirer, jusqu'à faire mentir le mot intelligence ».

YEG et RST cherchent à « défaire et refaire la parole commune » : pour préserver les utopies et l'espoir.

Par exemple, au Québec, la nécessaire décolonisation du droit et des institutions passe par une « question de lexique » (titre du chapitre p. 139) : autour de l'expression « territoire autochtone non cédé ». Ou bien encore le mot « diversité », si ambivalent, qui fait l'objet d'un chapitre complet, et avec lequel YEG entretient une relation « d'amour-haine ».

Mais il est aussi question ici de l'école qui peut véhiculer préjugés et stigmatisation : on interroge ici « l'écart, les angles morts, les omissions volontaires, la force occulte et agissante de ce que l'enseignement dépose en nous ».

Les auteurs vont par ailleurs compléter l'analyse par une **réflexion sur la langue coloniale**, qui fait l'objet d'une partie complète du livre. Ils contestent la supériorité de la langue du maître, présentée comme la seule valable au regard du créole par exemple : « Il y a toujours les belles langues qui séduisent, les langues-continentes, les langues-civilisations, les langues conquêtes » Le livre propose ainsi un « petit exercice décolonial » en invitant à observer la **grande variété des langues autochtones à côté d'une langue française unique et hégémonique**. Et RSE de conclure avec Max Weinreich (p. 230) : « N'importe quelle langue est un dialecte qui, à l'aide d'une armée et d'une vision de conquête, s'impose dans le monde. »

Pour démonter les rouages de la domination par la langue, les deux écrivains vont enfin proposer un véritable travail de déploiement de certains mots qui sont présentés comme des forces, des **entités performatives** pour changer la vie. « Quand tu m'as proposé d'écrire ce qu'on se dit tous les jours du racisme, toi, un homme noir et moi, une femme arabe, j'ai pensé tout de suite à un glossaire ou à un anti-glossaire. Pour chaque mot qui blesse – Nègre, sale Arabe, – répondre par ces mots qui nous sauvent, ces mots guérisseurs que toute personne persécutée porte dans son sac de médecines » (YEG) On donnera pour exemple le travail de l'autrice sur le mot « rêve » au début du livre : « Rêves. J'aime bcp ce mot Rodney. (...) C'est un mot soleil, un mot-action comme diraient les philosophes. On dit soleil et se répand la chaleur. Tu dis rêves et je vois les visages, tant de visages qui traversent les mers ».

Les mots contre la violence

Ce qui frappe à la lecture de cet ouvrage, c'est la recherche de la paix, de l'amour entre les êtres par le biais du langage.

Pour rendre cela possible, l'idée est de témoigner, de révéler les violences subies, d'affronter la réalité. RSE emploie volontiers la métaphore filée de la pandémie pour parler du racisme, pour montrer qu'il est malheureusement universel et peut se répandre. Selon lui, la guérison ne peut venir que si l'on met des mots sans tabous sur le rejet de l'« autre », dans l'histoire comme dans le contemporain, et sur les horreurs qu'il engendre.

Dans l'un des chapitres, où il liste les insultes faites aux peuples victimes de racisme, le poète montre alors comment les mots peuvent dégrader, déshumaniser pour mieux maltraiter (les insultes utilisant systématiquement la métaphore des déchets ou de l'animal).

Le racisme réduit l'individu à son apparence racisée, effaçant tout ce qu'il est par ailleurs, comme le montre YEG dans l'anecdote de Dubaï où l'homme riche « importe les damnés de la terre, les pauvres, les sans-papiers, comme nous le faisons avec les vêtements et les ananas ». **Ce que le racisme dégrade, c'est l'humanité en l'autre** « le meurtre de l'humanité dans le corps, dans le regard, dans l'esprit » de celui qui en est victime.

Le poète, lui, oppose à cette violence une foi dans la langue pour contrer le silence, et pour changer la vie, agir sur le réel. Parce que « Quand tu changes le langage, tu introduis de nouveaux imaginaires, de nouvelles possibilités, et tu enclenches une révolution ».

Raconter pour réparer

« Comment éviter de silencier les histoires ? Comment raconter le récit de soi et des autres à égales voix, à égales distances ? »

Il s'agit donc de raconter pour réparer, selon RSE : « Pour faire une place aux histoires absentes. Pour restituer. » **L'urgence est de témoigner** pour refaire histoire et sens communs, refonder les identités collectives face aux histoires dominantes : « Peut-être que la seule chose à entreprendre est de raconter les récits qu'on ne raconte pas. (..) Peut-être qu'il est temps pour les blancs d'écouter. En silence. Et de réapprendre l'histoire. D'autres histoires. De la bouche des autres ».

L'écrivain, porte-voix, est alors en charge **de recréer un « nous »** : « nous les peuples de la mer », « le nous de l'anti-histoire ». « Misons sur demain. Sur les armes miraculeuses. Et sur la manière de faire foule. » « un destin à bâtir ensemble (...) une communauté à rêver, à raconter, à haute voix. ». Le poète est celui que traversent d'autres vies que la sienne : « C'est pourquoi raconter me semble essentiel pour évoquer, restituer et légitimer la parole des autres, de celles qui sont sans monuments comme Berta, ma mère, Cintita ma grand-mère (...) c'est à moi de les introduire dans l'histoire, par le pouvoir des mots ».

Ainsi, la démarche du livre répond à une responsabilité de l'écrivain : « Raconter exige une éthique. Raconter pour sonder et mettre à jour les nouveaux narratifs ». Car les nouveaux récits à mettre en place pour repenser un monde humain et généreux doivent être pris en charge par les victimes du racisme et de l'oppression, et RSE rappelle ce proverbe africain : « Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse ne peuvent que chanter la gloire du chasseur ».

YEG prolonge cette réflexion en travaillant à **une autre façon d'envisager l'articulation entre récit individuel et récit collectif**. Dans le chapitre intitulé « Traîner le passé devant la justice », elle se réfère à l'analyse que propose Nietzsche du rapport à l'Histoire et insiste sur la nécessité de ne pas se figer sur les archives, les « monuments », les généalogies, mais plutôt d'entrer dans « un dialogue critique avec l'histoire » qui permette de « désacraliser les archives en cherchant plus loin que la tribu, les ancrages et l'appartenance » (p. 168). Elle ajoute une question concrète : « Quels autres historiens a-t-on oubliés, quelles autres narrations du Québec n'a-t-on pas encore racontées ? Et combien plus riche serait cette histoire si on les connaissait ? »

YEG rappelle que c'est à l'artiste que Nietzsche confie la responsabilité de la révolution, car il peut être irrévérencieux vis-à-vis de l'Histoire et donc permettre aux individus de se réinventer (p. 170).

Reprendre le pouvoir implique donc de revisiter les récits et la langue, car comme le clame RSE : « Plus que des écrivains, nous devons assumer le rôle d'être ces historiens du futur, un futur d'égalité, de solidarité et d'équité pleine et entière. »

Le salut par la littérature

Le territoire de la lutte, ici, c'est celui de l'écriture, des livres. Le racisme n'est qu'une « fable » inventée par les colons, les riches, pour asseoir leur domination. Tout est question de récit.

Les deux auteurs abordent pourtant la question du rôle de la littérature dans les luttes antiracistes sans faire d'angélisme. RSE cite un Victor Hugo plein de préjugés sur l'Afrique, dans son discours aux accents colonialistes lors d'un anniversaire de l'abolition de l'esclavage... YEG quant à elle évoque sa pension d'enfance pour *Autant en emporte le vent* et son effroi lorsqu'elle a été en âge de percevoir la vision raciste et colonialiste sous-jacente dans ce livre mythique. Les deux auteurs n'ignorent pas la force délétère de la littérature, parfois complice d'un système colonialiste « fondé sur la déshumanisation et l'exploitation ».

Mais une autre forme de littérature, humaniste, est présentée au fil de l'ouvrage comme un recours essentiel pour combattre ces mêmes maux. Elle permet par exemple de désamorcer le mot « nègre ». Dans le chapitre qui est consacré à cet appellatif, RSE explique : « quand j'entends le mot nègre c'est comme le mot feu, comme le mot esclave ; ce sont des mots-blessures ». Pourtant, (p. 89), il reprend à son compte le surnom d'Aimé Césaire : « le nègre fondamental », en refondant avec lui la fertilité du mot. « Nous devons trouver une intelligence nouvelle, décoloniale, et un sens aux mots pour pouvoir se rencontrer, pour se déplacer à l'autre bout du miroir. C'est à ce dépassement et à cette vérité que je vous convie. »

Puiser dans les mots des autres

Dans le chapitre intitulé « Les livres nous protègent », YEG rappelle : « Les livres peuvent sauver. Les livres nous transforment et nous grandissent. Les livres nous donnent des armes pour refaire le monde et nous défendre contre l'imbécillité, l'ignorance, la méchanceté ; les livres nous rendent puissants (...) Chaque livre est un bouclier ». L'autrice propose par exemple de nombreuses références littéraires dans le chapitre sur le terme « diversité » : la vraie richesse, c'est l'intertextualité, phénomène de la diversité qui irrigue la littérature, comme un paradigme idéal. Le modèle de la créolisation d'Édouard Glissant est ici à l'œuvre, et l'on perçoit que c'est un phénomène à la fois linguistique, poétique, culturel et politique. Plus loin, à propos des humiliations subies par les femmes, elle explique que

c'est l'histoire de Schéhérazade qui l'a sauvée car ce récit rappelle « à l'écrivaine que je suis que la résistance des femmes passe les mots, l'imagination, le dialogue et la parole. Raconter peut subvertir toutes les lois et déplacer tous les cadres. Raconter pour se libérer du corps orientalisé, érotisé de la femme arabe. »

S'il y a dialogue dans ce livre, c'est donc aussi avec d'autres textes, d'autres voix d'auteurs. RSE raconte par exemple la manière dont l'œuvre de Pessoa l'a aidé quand il était perdu à son arrivée au Québec, grâce à un poème : « Pessoa m'a sauvé ».

RSE cite également Pablo Neruda, dont la voix se veut salvatrice et pose une exigence qui résume la démarche du livre : « Nous demandons une patrie pour celui qui a été humilié ».



EXTRAITS À LIRE ET COMMENTER

- Introduction par RSE : p. 9-10.
- La « première fois » de YEG : p. 21.
- L'école trace les frontières : p. 31-33.
- Anecdote du « passage » à l'école : p. 38-39.
- Récit de l'arrivée au Québec de RSE : p. 44-47.
- Un passeport pour exister : p. 50-53.
- Le territoire et l'écriture : p. 56-57.
- Commencer par la mer : p. 87.
- Le mot « nègre » : p. 89.
- Je ne suis pas raciste / Blacklister : p. 115-117.
- Le racisme inconscient (le médecin) : p. 121-125.
- Nommer pour contrôler / la diversité : p. 143-144.
- Exercice décolonial : la langue des dominants : p. 230-232.

NOUS NE TRAHIRONS PAS LE POÈME (NTPP)

« j’habite infini
la nuit les métamorphoses »

I/ Le lyrisme

Nous ne trahisons pas le poème (NTPP) renoue avec une forme de lyrisme incantatoire qui n’est pas sans évoquer les chants traditionnels ou le chamanisme. Le recueil déploie au fil des pages la célébration du monde mais aussi de la parole poétique.

Renouer avec la dimension sacrée du langage

Dans de nombreux poèmes, la parole se fait incantatoire, retrouve les accents des formes de profération mystique, mais aussi de la psalmodie avec le travail des répétitions (anaphores, litanies, reprises en boucles...) et de l’énumération. La poésie est ici pratiquée avec ferveur, comme un acte de foi, une musique sacrée. Le terme de « chant » (le « carmen » des anciens) est souvent employé pour désigner le poème.

C’est une voix d’ancêtre, de sage qui s’exprime dès le premier poème, invoque les éléments, la nature, les autres hommes, semble rassembler l’univers dans le creuset du texte. Cette voix dit « je », mais en réalité des voix différentes résonnent dans la langue poétique de RSE : ainsi, le « je » se transforme tantôt en « tu », tantôt en « nous », désignant toute une humanité intemporelle, à la fois dans et hors de l’Histoire, ancrée dans le passé et tournée vers l’avenir car la puissance de la poésie, pour RSE, est en effet de réconcilier toutes les temporalités.

Par ailleurs, la liberté de parole est d’emblée présentée comme sacrée, et RSE revendique la poésie comme un droit fondamental qui fonde tous les autres :

« ne t’excuse pas de marcher
à l’intérieur de ton silence
ne t’excuse pas de rire à l’infini
ne t’excuse pas de chanter
de compter les vagues
de déjouer les vertiges
entre les lignes de ta main
ne t’excuse pas de demander à l’histoire
à quoi ressemble le chemin de tes souvenirs
ne t’excuse jamais
tu es le soleil
tu es la terre
tu es l’horizon
tu n’appartiens à personne »

II/ Le récit d'une quête

Sans structure apparente, le recueil se construit toutefois comme un voyage, une traversée dont le ressort est le désir et la poésie.

La beauté (du monde, de la poésie), en effet, n'est pas acquise : **elle est ici l'objet d'une quête** que le recueil retrace parfois avec des accents épiques. RSE y célèbre la poésie comme un Graal qui permet de survivre. Dès le prologue, le lecteur est projeté au cœur d'une urgence : il faut trouver les mots pour lutter, « écrire pour ne pas mourir ». L'entreprise poétique est clairement énoncée : reconquérir la langue pour exister, devenir soi, être libre, chanter le monde.

L'odyssée du recueil commence alors dans un rythme effréné, porté par une voix d'aède au son du « tambour ». Évidemment, ce voyage en poésie n'est pas sans lien avec les récits d'exil – comme dans les *Racistes* – et chez RSE, la patrie perdue et le voyage ne sont jamais très loin : dans le livre s'élève souvent la « complainte des rameurs », car les hommes sont des nomades. Le lecteur croisera des fantômes d'exilés séparés de leur amour, de migrants en Méditerranée, qui cherchent encore « ce que veut dire le mot refuge » et trouvent la mort dans cet immense cimetière marin.

On notera la manière dont la libération des carcans du vers et l'usage de la typographie accompagnent ici ce voyage et l'élan poétique (vers libre, absence de majuscule et de ponctuation, mélange des registres de langue...).

Mais le texte propose aussi une traversée temporelle : la quête donne lieu à une véritable **anamnèse**. La poésie de RSE traverse les mondes et les temps, car il s'agit de réactiver le passé pour nourrir le futur, de n'abandonner ni l'héritage des siens, ni l'espoir de ses contemporains.

« je veux écrire un poème qui ne trahisse ni passé
ni présent ni futur
la phrase embrasse les vents les mers les forêts
les séismes les volcans les étoiles
j'entends l'urgence d'habiter
les horloges les cartes du monde
je veux fouler les sentiers du poème
résister
exister vivant parmi les vivants »

La traversée est donc une sorte de remontée à contre-courant, pour revisiter les souffrances de ses aïeux, l'histoire de tous ceux sont le poète hérite une langue, une culture, un corps. Les questions de l'esclavage et de l'exil, du lien de ses frères avec les autres humains opprimés d'aujourd'hui (les réfugiés, les victimes du racisme ou de la guerre) hantent le recueil, qui se présente comme un hommage fraternel et un voyage « décolonial ».

« pour ma défense
je citerai le code noir
l'exode la bible
les chants d'esclaves

les expropriations
le matin des génocides
je vous dirai
ma foi décoloniale
mon chagrin cyclope
la capture l'arrachage
le fouet le cachot
la cale le bannissement
les appontements de crachat
les ténèbres qui assassinent la lumière »

III/ Le procès du colonialisme

Dès le prologue, le recueil est marqué comme porteur d'une parole politique dans le sens où elle construit un espoir dans la possibilité d'un monde plus humain et fraternel, ce que RSE nomme « utopie » : « Utopie que je signe et hurle », indique le poème liminaire.

RSE explique : « Parce que, plus que jamais, la prophétie de Rimbaud demeure vraie : il faut changer la vie. On ne peut pas écrire si on ne partage pas cette mégalomanie et cette insoumission. Les gens qui nous aident à voir clair dans l'humanité sont des insoumis, ce ne sont pas des banquiers. Et c'est là le rôle de la poésie : semer l'insoumission et l'utopie. C'est ce mélange qui va déboucher sur une véritable reconstruction sociale, sur ce nouveau monde à naître, que la poésie défend. »

« Je me dédie aux phrases orphelines », écrit-il, un vers résumant à la fois le projet de son œuvre et celui de sa maison d'édition consacrée aux littératures d'auteurs dits « racisés », décoloniaux, hors des circuits de l'édition occidentale écrasante. On retrouvera dans ce livre les motifs de la frontière ou de l'oppression raciste qui font aussi l'objet de l'essai *Les Racistes*.

À propos de la frontière par exemple, le texte de RSE vient puiser à la litanie et au slogan pour manifester la violence des barrières entre les êtres et l'absurdité géographique :

« les frontières ne gardent pas les vents
les frontières ne font pas de cerfs-volants
les frontières ne font pas de colibris
les frontières ne font pas de vergers
les frontières ne font que des frontières »

Contre la culture coloniale, NTPP propose une poésie qui fait l'éloge de l'insoumission, de la rébellion. Qui invite à se tenir debout, à reprendre aux douaniers les mots qui nous appartiennent, en les remettant sur l'établi poétique :

« défense de solidarité
je commande mes fantômes
m'apprête à faire communauté
m'apprête à faire humanité
castor je dis bois arraché à la forêt
je réclame le droit de mourir debout

le droit d'offrir mes doigts à l'oiseau blessé
la nature océane m'habite
mon sang sonde le cœur du diable
mon sang le sang des vampires
je vivrai ces échouages
qui cisailent l'aurore
noyés les songes
étouffé l'enfant
achevé le rivage
le monde a des barreaux
où se perdent les vents
je bats le tambour
je bats la mesure
interlope l'espace
barricadé l'azur
ils pleurent les merles
les mésanges disparaissent
leurs seules sépultures
les pays invisibles
migrants au corps lacéré
gonflés d'un rêve radical
n'abandonnons pas la mer aux douaniers
n'abandonnons pas les mots aux douaniers
la méditerranée n'est pas la mer bleue
la méditerranée est un cimetière »

La parole poétique est donc une parole politique : elle propose un autre récit du monde et fait aussi exister une voix pour pleurer ce qui doit être pleuré.

« parler à nos fissures
sur le ton familial de nos deuils
comme on attend le dernier train
comme on tète nos plaies à la cuisine »

Seule cette lucidité, ce courage d'affronter le passé permettent de ne pas obérer l'avenir :

« on trouvera les mots et les dieux
pour pardonner à nos déroutés
on écrira un aide-mémoire à nos renoncements »

IV/ Écriture et identité

Comme on l'a vu, pour RSE, il s'agit d'écrire « pour ne pas mourir », « d'écrire sa carte d'identité pour semer les milices » (poème liminaire, p. 15). Le poème est donc la véritable carte d'identité, au-delà des assignations de « race », de couleur, d'origine géographique. Car la poésie est la véritable patrie du poète.

On retrouve cette préoccupation de l'identité à travers la reprise obsessionnelle de l'affirmation « je suis », souvent en anaphore dans le recueil : s'exprime ici l'urgence de refonder l'être dans l'écriture :

« pour ma défense
je dirai que je suis poète
les mots m'ont précédé
je n'ai pas tété ma mère
je n'ai pas connu mon père
j'habite loin de mon île
mon ventre n'est pas mon ventre
je n'étais pas convié à ma naissance »

La poésie permet de percevoir l'être au-delà de l'appartenance raciale ou culturelle (on retrouve ici la question centrale de *Les Racistes*) :

« je suis noir
cormoran ou goéland
mes ailes ne changent rien
à la couleur de la pluie
je suis noir de peau
noir de jour
noir de nuit
si cela ne te convient pas
dis-moi tout simplement
tu ne ressembles pas à ta race
je te répondrai que je n'ai pas de race. »

Et le poète, se percevant comme porte-voix des siens, comme passeur, revêt le plus souvent une identité plurielle, une forme d'être et de voix polyphonique, en permanente métamorphose. Il entend et transmet les voix du monde, il est traversé, à la manière d'un sorcier, par d'autres vies que la sienne :

« je ramasse mes visages
fais le tour de la maison
pour ancrer le souvenir
le piroguier avance
ondule mes sens
eaux profondes
je saute caïman
m'endors ville
me réveille forêt
marron
j'habite infini
la nuit les métamorphoses »

Si l'identité du poète est plurielle, c'est donc d'abord parce qu'il est, dans le geste de l'écriture, « perméable aux voix de ses ancêtres, à celles de ses « ami.e.s sans nom et sans visage », à celles de ces migrants qu'a avalés la Méditerranée, ainsi qu'à celle de sa grand-grand-mère Tida. » (Dominic Tardif, *Le Devoir*).

De cette grand-mère, dont il raconte souvent qu'elle était analphabète et lui a pourtant transmis le goût des livres, la passion des mots, il porte aussi la voix comme celle d'une figure tutélaire. La langue de Tida, comme celle de tous ses aïeux, contamine la sienne et la nourrit au même titre que les écrivains qui fondent sa culture littéraire : « Il y a dans ma

voix celle de tous ceux qui m'ont précédé, je les entends dans ma tête, explique le poète. Je ne sais pas où s'arrête la mienne et où commencent celles de mes ancêtres, et je pense qu'on perd souvent son temps à répéter "comme Socrate a dit", "comme Rabelais a dit", alors que moi, je veux pouvoir écrire "comme Tida disait". Je suis habité par sa voix, parce que c'est une voix qui m'a fait grandir. »

Et d'ajouter, pour insister sur la manière dont sa poésie cherche à valoriser l'héritage et les langues traditionnels : « Notre regard a été balisé par le colonial : comment on a construit les rues, ce qu'on met dans les musées, ce qu'on enseigne à l'école. C'est pour cette raison que je dois faire entendre Tida : parce qu'elle n'est pas dans les musées. Il y a toute une série de représentations qu'on nous a cachées, des histoires qui ont été occultées, des violences qu'on ne connaît pas. Il y a une somme de gens qui ont été exclus de l'Histoire et il faut se demander : à quel prix peut-on encore aujourd'hui continuer de les exclure ? Il y a 6 000 langues dans le monde, mais avec combien de langues sommes-nous en train de négocier au quotidien ? Deux ou trois ? Dans ces langues, il y a pourtant des imaginaires, des visions, des fulgurances. Voyez-vous un peu notre pauvreté ? ».

Mais NTPP aussi un recueil sur l'identité particulière du poète et même sur la fonction du poète. Une fonction guerrière ou plutôt expiatoire, puisqu'il est présenté comme un combattant pacifique qui pourfend notamment le capitalisme déshumanisé.

« je suis le christ noir
au jardin des oliviers
je marche vers la plaine
où ment le soleil

la voix dit
auparavant les marchands
étaient chassés du temple

au jardin des vampires
je suis le terroriste vaincu
j'incendie les banques
les vies hypothéquées

la voix dit
aujourd'hui ce sont les marchands
qui construisent les temples »

Dans ce poème à l'esthétique caractéristique du recueil, on notera le mélange de références classiques, notamment issues de la culture chrétienne, et des réalités les plus contemporaines liées à la société de consommation. Le travail sur les contrastes et l'antithèse permet de débusquer les contradictions de ce monde et de les sublimer.

« Je recherche un amour d'encre
pour que ne s'arrête jamais le chant du monde. »

Si le recueil semble vouloir embrasser tous les éléments du monde, c'est bien l'amour qui est au centre de tout. Il surgit à la fois dans les poèmes de déploration (sur la guerre, la mort des réfugiés, sur l'histoire des esclaves) et dans les hymnes à la nature ou à la femme aimée. L'amour est le liant entre passé et présent, ceux que l'on pleure et ceux dont la vie nous permet de jouir ; il est aussi la condition de l'avenir, car il maintient l'espoir vivant.

Toute une veine de lyrisme amoureux, dans NTPP, renvoie à un héritage poétique manifeste. De nombreux textes se présentent comme des odes à la femme aimée, symbolisée par une sorte de totem : « le baobab ancestral ».

« la femme dit à son amant
écoute mon cœur
écoute mes tornades
écoute mes foudres
lis mes errements
lis les lignes de ma joie
tu verras le soleil se lever
tu entendras le hurlement des loups
quand les aubes sont criblées de sang
le jour fait la grève
les cris enflent le nuages
les contes de la forêt
allument les radeaux »

On retrouve au fil du recueil l'éloge du corps féminin, dans un travail de l'image proche de la tradition du blason. Mais l'amour-passion est en réalité le paradigme d'un amour plus universel : comme la poésie, il relève d'une relation au monde qui refuse le cynisme. Dans l'amour, le poète s'engage à revendiquer l'humanisme, le respect de la nature et des êtres, à les chanter :

« mon amour
aimons-nous
naufragés
aimons-nous
échoués
désaxés
vaincus
le monde est si grand
sous nos bras mélangés
aimons-nous grandiloquents et beaux
aux comédies de la vie
nous aurons soif des villes
des passions et des oiseaux
comme l'alcool prohibé
aimons-nous

brefs
tendres
mortels,
nous ne trahirons pas le poème »

Autre versant de l'amour, l'ode à la nature développée par le recueil célèbre l'univers et sa beauté.

D'un point de vue formel, l'invention verbale, les mots valises, l'audace lexicale permettent de rendre la richesse de la nature qui irrigue les identités du poète et sa langue :

« poussez fleurs blanches
arc-en-ciel mauve
poussez phrases rebelles
Je existe je
la foule attendra
je m'aïle
je m'enïle
je m'encannibale
je m'africane
je nous utopie
je dérisionne
déconfictionne le récit »

RSE invite « tous les humains à sentir les moindres frémissements d'un papillon, la tendresse des aubes, le vertige des eaux, les promesses de l'arbre ». Seule la poésie, pour lui, rend habile « à tracer la carte du destin des lucioles, à entendre le bruit minéral des morts, à regarder le ciel tombé dans le ciel, à avoir l'habitude de la joie et les émeutes du soleil. » Chantant la communion avec le monde, le livre se déploie en un long chant d'amour charriant bêtes et végétaux, éléments naturels, astres, hommes d'hier et d'aujourd'hui. Il rend hommage aussi bien à leur puissance qu'à leur fragilité, en éveillant la conscience du lecteur aux urgences politiques et climatiques. On comprend que l'écriture pour RSE relève d'une conscience aiguë du monde et des maux de ses contemporains, lorsqu'il explique : « Je vois les enfants qui sont dans la rue pour nous demander: "Est-ce que vous allez trahir les arbres, les rivières, les étoiles?" et j'entends un message d'espoir profond. Je pensais mourir sans voir ça. La parole la plus révolutionnaire, dans le moment, ne provient pas des politiciens, elle provient des enfants: pourquoi aller à l'école s'il n'y a plus de planète? »

La beauté du monde et la fraternité sont menacées. Rien n'est jamais perdu, pourtant : la poésie est toujours possible, à tout moment et partout :

« on attendra à la gare
la beauté extravagante
qui élira nos obsessions »

La trajectoire du recueil et son voyage en poésie s'achèvent ainsi sur l'espoir, sur une forme de renaissance qui se dessine. Le chant du monde se clôt avec l'affirmation de la liberté, de la puissance de changement :

« j'existe
j'exige
l'aube décoloniale
des marées hautes »

EN ÉCHO

Correspondances d'écrivains

- *Lettres parisiennes, histoires d'exil* de Nancy Huston et Leïla Sebbar
- Correspondance Camus/Char

Auteurs québécois cités par YEG/RSE

- Felix Leclerc
- Gabriel Roi
- Joséphine Bacon
- Gaston Miron

Autres poètes de la paix/de la liberté

- Pablo Neruda : *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*
- Mahmoud Darwich : *La Terre nous est étroite, L'Exil recommencé*

L'exil

- Jeanne Benameur : *L'Exil n'a pas d'ombre* (poésie)
- Laurent Gaudé : *Salina* (récit)
- Laurent Gaudé : *De sang et de lumière* (poésie)
- Chamoiseau : *Frères migrants* (poésie)

La culture créole, la créolisation de la langue

- Édouard Glissant : *Pays rêvé, pays réel*
- Saint John Perse : *Éloges*
- Jean d'Amérique : *Rhapsodie rouge*
- Chamoiseau : *Texaco*

La négritude des poètes

- Léopold Sédar Senghor : *Chants d'ombre*
- Aimé Césaire : *Cahier d'un retour au pays natal*
- Léon-Gontran Damas : « Solde » in *Pigments*

Fonction du poète : groupement classique

- La quête de la beauté, l'alchimie : Rimbaud, Baudelaire...
- L'engagement social et humain : Hugo, Desnos, Aragon...

Poésie contemporaine et regard sur le monde

- Gaël Faye : *Petit pays*
- Kae Tempest : *Les Nouveaux Anciens*
- Christophe Dauphin : *Un fanal pour le vivant*

Poésie amoureuse : la tradition lyrique

- Éloges et blasons : Marot, Ronsard, Baudelaire, Éluard, Verlaine...

Textes sur l'esclavage

- Montaigne : *Essais* (*Des cannibales* : civilisation et barbarie)
- Voltaire : *Candide*
- Diderot : *Supplément au voyage de Bougainville*

- Montesquieu : *De l'esclavage des nègres* (Esprit des lois)
- Daeninckx : *Le Reflet* (nouvelle)
- C. Taubira : *L'Esclavage raconté à ma fille*
- Toni Morrison : *Beloved*
- Sophie Cherer : *La Vraie Couleur de la vanille*
- Franz Fanon : *Les Damnés de la Terre* (et préface de Sartre)
- Leiris : *Race et civilisation*
- Claude Lévi-Strauss : *Tristes tropiques, Race et histoire...*
- *Extraits de la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789 / Décret d'abolition par la Convention, 1794 / Code Noir de 1685*
- Aimé Césaire : *Discours prononcé le 21 juillet 1945 à l'occasion de la fête traditionnelle dite de Victor Schoelcher*
- Lamartine : *De l'émancipation des esclaves*
- Condorcet : *Réflexions sur l'esclavage des nègres*
- Marivaux : *Île aux esclaves*
- Sartre : *Préface aux damnés de la Terre de Frantz Fanon*
- Tournier : *Vendredi ou les limbes du pacifique*
- Roland Barthes : *Bichon chez les Nègres* (Mythologies)
- J-C Carrière : *La Controverse de Valladolid* (et adaptation cinéma)
- Anthologie : *C'est à ce prix que vous mangez du sucre* (Étonnants classiques)

BD :

- Bourgeon F : *Les Passagers du vent*, 12bis éditions

MUSIQUE :

- RAP : Ministère Ä.M.E.R : *Le Savoir* - Fabe : *Code noir* - IAM : *Tam-tam de l'Afrique*
- Abd al Malik : *Le Jeune Noir à l'épée* (Récit poétique + CD)

CINÉMA : esclavage, ségrégation, racisme

- Mc Queen : *Twelve years a slave*, 2014
- S. Spielberg : *Amistad / Lincoln*
- J. Demme : *Beloved*
- Lee Daniels : *Le Majordome*
- Tate Taylor : *La Couleur des sentiments*
- Richard Attenborough : *Freedom Cry*
- P. Farrelly : *Green Book*

SÉRIE :

- *Roots* (Alex Haley)

ARTS VISUELS :

- François-Auguste Biard : *L'Abolition de l'esclavage*
- Laurent Valère : *Cap 110 ; Mémoire et Fraternité*, 1998
- Fabrice Hyber : *Le Cri, l'écrit*, 2007
- Léa de Saint-Julien : *La Forêt des Mânes*, 2006 (installation éphémère multi-sensorielle)

AUTRES RESSOURCES EN LIGNE :

- Comité national pour la mémoire et l'histoire de l'esclavage : www.cnmhe.fr
- <https://histoirecoloniale.net>

- EDUSCOL : Journée nationale des mémoires de la traite, de l'esclavage et de leurs abolitions : <https://eduscol.education.fr/cid45786/journee-nationale-des-memoires-de-la-traite-de-l-esclavage-et-de-leurs-abolitions.html>

VIDÉO :

- Lecture d'extraits de *Les racistes n'ont jamais vu la mer* par les auteurs, sur la page Facebook de la Maison de la Littérature : www.facebook.com/watch/live/?ref=watch_permalink&v=2502430466553851

PISTES PÉDAGOGIQUES

ATELIERS D'ÉCRITURE

Atelier d'argumentation

- La boîte à outils anti-raciste :

En reparcourant les différents points abordés par les *Racistes*, chacun choisit un angle d'attaque contre le racisme et développe un paragraphe argumentatif de manière structurée (connecteurs, introduction, développement, exemple, conclusion).

- L'arbre à palabre :

Version orale de l'exercice précédent : sur le modèle de l'arbre à palabre, dans la salle, chacun à son tour, les participants se lèvent et lisent le texte écrit dans l'atelier précédent. Aucun ordre n'est prédéfini ; il s'agit de percevoir quel est le meilleur moment pour intervenir et relier son argument aux précédents de manière logique et fluide.

Atelier épistolaire

- Cet atelier repose sur une correspondance (papier ou par mail) avec un de vos camarades. Vous échangerez à propos d'un mot choisi en commun comme point de départ de la conversation épistolaire. Chacun pourra présenter ce qu'évoque pour lui le mot, dans sa culture, son histoire personnelle... On pensera à travailler les question/réponses et les fils de reprise d'un courrier à l'autre.

Ateliers récit

- Atelier « premières fois ». En vous inspirant du chapitre des *Racistes* où les deux auteurs racontent leur première confrontation avec le racisme, vous raconterez la première expérience que vous avez faite (vous-même ou en tant que témoin) d'une réaction de rejet, d'intolérance, de harcèlement. Vous mettrez en avant les préjugés à l'œuvre dans cette scène. Votre texte se développera en 3 temps : le récit de la scène, vos émotions, et un dernier paragraphe réflexif.
- Atelier « solutions » : dans le prolongement du récit précédent (récit d'une scène de rejet), vous imaginerez une issue positive en imaginant comment la victime et/ou les témoins auraient pu réagir (moment de lutte collective, de fraternité et de victoire, comme l'épisode, dans *Les Racistes*, des voix qui se lèvent contre un chauffeur raciste dans un bus).
- Atelier « premières fois » N° 2 : Comme YEG et RSE, racontez une « première fois », mais choisir cette fois une découverte heureuse, un moment où l'humanité,

la compassion s'est exprimée.

- À la manière de RSE lorsqu'il évoque sa grand-mère et l'héritage qu'elle lui a légué, vous rédigerez le portrait d'une personne qui a compté ou compte encore pour vous. Votre texte mettra en avant les valeurs, les savoirs qui vous ont été transmis.

Ateliers poésie

- Autour d'un mot : « ces mots qui nous sauvent, ces mots guérisseurs que toute personne persécutée porte dans son sac de médecines » À la manière de RSE et YEG dans *Les Racistes*, avec le mot « rêve » par exemple, travailler à partir d'un mot que vous aimez. Creusez son étymologie, ses connotations, ce qu'il évoque pour vous (liens avec votre culture, votre histoire personnelle...). On pourra s'appuyer aussi sur le travail étymologique de Sophie Chérier dans *Renommer*. Pour choisir le mot, établir une liste personnelle, ou travailler en groupe et piocher dans la liste des autres. La mise en commun des textes autour d'un mot peut donner lieu à la constitution d'un petit glossaire collectif.

- Atelier invention verbale : sur le modèle de l'OULIPO et de certains poèmes de NTPP, développer la création de mots valises et de néologismes autour d'un thème donné : la fraternité, la nature, l'amour.

- Poèmes anaphoriques :

1/ À quoi sert l'écriture ?

Reprendre en anaphore « écrire pour... » comme dans le texte prologue de NTPP. Penser au rôle de la poésie, de l'écriture au sens large.

2/ « Je suis » : se définir à partir d'une liste d'éléments appartenant à la nature, au quotidien... Faire son autoportrait. On pourra s'appuyer sur une recherche d'éléments en s'inspirant de la démarche de Proust ou du portrait chinois. On pourra aussi travailler à partir des textes anaphoriques de G. Perec (*Je me souviens*) et Ito Naga (*Je sais*).

- La voix des autres : tenir un carnet d'enquête, dans lequel on fera pendant une semaine une collecte de mots. On sera attentif aux paroles prononcées par les proches mais aussi les inconnus, et parmi les mots et expressions entendus on relèvera ce qui plaît/touche/surprend... On rédigera ensuite un poème polyphonique, en vers libre, où toutes ces voix seront entremêlées.

- Poème-hommage : à une grand-mère ou un grand-père à la manière de RSE dans *Les Racistes* et/ou dans NTPP. Construction en 3 strophes : évocation de l'apparence de l'aïeul/ ses mots/son héritage.

ORAL

- Exposé autour du livre *Les Racistes* : sur les pays des 2 auteurs (Québec, Palestine et Haïti).

- Exposé de groupe sur l'histoire de l'esclavage / sur le colonialisme.

- Exposé sur les associations de lutte contre le racisme.

- Présentation du livre de Sophie Chérier : *La Vraie Couleur de la vanille*.